

Joël Le Gonnidec

Dans l'envers de ses jours

En ce matin d'octobre, un nuage de rosée s'étendait sur la plaine détremnée. Le froid qui s'était étendu toute la nuit avait figé les herbes et les pierres, ainsi que l'arbre solitaire drapé de lichen en guenilles. Le vent du nord essaimait sa tristesse sur les cultures et bien au-delà. Des champs, blottis les uns contre les autres, tentaient de se réchauffer aux frêles rayons du soleil. Quelques corneilles égarées échappaient à cette torpeur, mouvements d'ailes dans le ciel bleu acier.

Un homme acharné guide des rênes et de la voix un cheval puissant. A l'ancienne. Il est assuré et ferme dans ses gestes sans pour autant contraindre la bête. Les pas lourds d'une terre grasse, il avance sans faillir. Le corps massif penché vers l'avant sur l'araire, les bras ouverts, le regard fixe, tout entier dans sa tâche, il progresse lentement, obsédé par la nécessité d'accomplissement.

La charrue blesse une terre ocre et nue ceinte de murets de pierres que l'homme a entassées encore et encore, remparts dérisoires contre la bise froide qui dessèche les plantations et les espoirs.

L'homme s'était attaché, vaille que vaille, à conquérir ces quelques ares de terre esseulée. Il avait appris à l'aimer avec d'autant plus de hargne qu'elle ne fut qu'ingratitude pendant plusieurs années, délaissée de tous, hérissée de ses silex durs et tranchants. Elle fut sa presque bienfaitrice le préservant -il en prend

conscience à cet instant- de ses fantômes amers et douloureux. Il s'était peu à peu apaisé au contact de l'absence des hommes, à apprendre les gestes, à accepter les tâtonnements, à panser ses errements. Son percheron, déjà habitué aux labours quand il l'avait acheté, l'avait accompagné.

Soudain, le cheval fait un tel écart dans sa route que les sillons, jusqu'alors en trame régulière, s'enlaidissent d'un accroc. La bête, pas toujours docile, s'était quelquefois essayée à suivre son propre chemin, jamais l'homme n'en avait fait cas. Pas aujourd'hui.

Est-ce dû à la pureté de l'air si limpide qu'il permet d'embrasser d'un coup tous les horizons et balaie tout obstacle? Est-ce le signe qu'il redoutait sans même le savoir ? Il aurait résisté tant et tant depuis si longtemps...jusqu'à cette brèche sur un passé qu'il pensait loin de lui, hors de lui. Fallait-il qu'il ait été dupe à ce point pour imaginer une telle mystification.

Une meurtrissure indélébile, présage de maux à venir.

C'est le respect des choses dans la patience des saisons successives qui l'amène, sans colère, à cesser son travail et amener l'animal au pré après lui avoir retiré sa bride. Ensuite, il peut rentrer chez lui avec, pour toute compagnie, son immense solitude dégoulinante cruauté. Comme il s'effondre sur une chaise, les mains sur les cuisses dans le renoncement, les yeux vides, il chavire dans l'abandon. Il reste là longtemps ; la peine s'est immiscée en sournoise dans tous les murs.

Il n'avait pas quitté son pays, il l'avait fui.

Autant lui était grand et fort, autant Suzanna était frêle, tout à l'opposé de leurs tempéraments respectifs. Cependant, ils s'accordaient parfaitement. Leur couple, aux yeux de leur entourage, témoignait d'une vie commune réussie.

Sans enfant mais sans regrets, sans propriété de murs par choix, Suzanna et Viktor s'épanouissaient chacun dans son métier - lui infirmier, elle assistante sociale- et rêvaient d'un ailleurs possible, un projet qui n'était pas impérieux mais les tendaient vers l'avenir. Ainsi, ils restaient en mouvement constant, au quotidien comme dans leurs souhaits. Ils ne manquaient pas de convictions l'un et l'autre. Peut-être que Viktor se ralliait plus souvent au point de vue de Suzanna, non par faiblesse mais parce qu'elle était plus convaincante sans doute. Elle était plus tenace que lui. Il le savait.

Et quand l'ombre s'abattit sur eux, ils n'eurent d'autre choix que de se réfugier dans le désespoir, anéantis par le tournant que le destin les contraignait à emprunter.

Suzanna avait senti les premiers signes dans sa parole devenant imprécise, comme si sa bouche était emplie par moments de petits cailloux, dans son gosier capricieux qui refusait d'avaler l'aliment, dans son geste crispé ou absent, hors de sa volonté. Très vite, les organes devinrent autonomes et fantasques. Les examens avaient confirmé une maladie de Charcot, irréversible, sans compassion, obsédée, sans relâche, par la dégradation des corps.

Une fois la sidération puis la colère passées, ils avaient employé toutes leurs forces à se hisser hors de la désespérance qui les avait figés un temps. D'où leur venait cette force brutale? Ils n'auraient su le dire. Soudain, elle était là, à portée d'exigence.

Depuis toujours, leur seule conscience individuelle leur avait dicté leur destin.

S'arc-bouter contre l'affection en toutes circonstances devint leur préoccupation première. Bien sûr, Suzanna dut délaissier son travail et s'abandonner dans la maladie envahissante. Viktor se partageait entre deux mondes clos, l'un professionnel et social, l'autre familial et dense de douleurs permanentes.

Comment la décision s'imposa à eux ? Sans l'évoquer ouvertement, ils surent tous deux dans le même temps avec une acuité cinglante comment agir...

Ce matin du 22 octobre 2007 alors que le soleil envahit la chambre, Viktor est assis au bord du lit et tient la main de Suzanna affaiblie, deux oreillers sans motifs beige et marron contre son dos. Elle a enfilé, avec l'aide de son mari, sa chemise de nuit bleu ciel ornée de quatre boutons de nacre. Seul un bouquet de fleurs sauvages trône sur la petite table en bois ciré au bout du lit. Tout dans la chambre respire leur présence à tous deux, leurs corps en jouissance, leurs paroles de rien et d'essentiel.

Leur décision irrévocable a éloigné tout attermoisement et la tristesse, dès lors, n'est plus un obstacle. Les gestes de Viktor s'ourlent de mots tendres tout le temps qu'il emplit la seringue avec des gestes empreints de toute son attention et de tout son amour. Continuer le flot doux de la parole ancrée dans les yeux de Suzanna qui sourient. Une brume vient alors voiler son regard qui se perd dans le néant.

Quelques temps après, l'âme lacérée de désespoir, Viktor a tout quitté pour s'installer ici avec un cheval. Il ne fut sans doute pas heureux ces dernières années mais serein sûrement. Il s'est embaumé le cœur pour continuer à vivre.

Et voilà qu'en ce matin d'octobre, la douleur, désormais souveraine, l'a happé avec toute sa férocité...

J'ai trouvé Viktor pendu à l'unique arbre décharné de sa terre.

L'auteur

Né 9 ans avant l'année érotique dans le grand ouest, j'ai migré, un temps contraint, en Touraine avec sans doute en moi les senteurs de la mer et de la terre ensommeillées. Orthophoniste à plein temps, une nouvelle vie amoureuse... J'écris des poèmes et des nouvelles, je m'attarde sur les mots pour éveiller autrement mes sens, toucher ce qui m'est essentiel.